

PHILLIPS, Ruth B., *Trading Identities. The Souvenir in Native North American Art from the Northeast, 1700-1900* (Montréal/Seattle, McGill's-Queen's University Press/University of Washington Press, 1998), 334 p.

France Lord

Volume 54, numéro 2, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005539ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005539ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, F. (2000). Compte rendu de [PHILLIPS, Ruth B., *Trading Identities. The Souvenir in Native North American Art from the Northeast, 1700-1900* (Montréal/Seattle, McGill's-Queen's University Press/University of Washington Press, 1998), 334 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 54(2), 311-313. <https://doi.org/10.7202/005539ar>

PHILLIPS, Ruth B., *Trading Identities. The Souvenir in Native North American Art from the Northeast, 1700-1900* (Montréal/Seattle, McGill's-Queen's University Press/University of Washington Press, 1998), 334 p.

Canot d'écorce miniature, poupée amérindienne en veste à franges, boîte en piquants de porc-épic, autant d'objets que vous ne regardez sans doute plus dans les boutiques de souvenirs tant les stéréotypes qu'ils véhiculent vous semblent éculés. Peut-être n'entrez-vous même plus dans ces boutiques — sinon pour vos enfants — pour éviter d'être immergé dans cette bimbeloterie. Pourtant, tous ces objets sont issus d'une longue tradition amérindienne de productions artisanales destinées à la vente aux voyageurs et aux touristes. Dans *Trading Identities*, l'anthropologue Ruth B. Phillips, directrice du University of British Columbia Museum of Anthropology, retrace l'histoire de cette tradition et montre les rapports étroits de celle-ci avec l'histoire socio-économique des populations amérindiennes et euro-américaines (*Euro-American*) du nord-est de l'Amérique du Nord.

L'ouvrage de Phillips est fascinant à bien des égards, par son objet aussi bien que par sa méthodologie et son approche théorique. En étudiant ces objets hybrides, marqués par des influences européennes et par celles d'autres populations amérindiennes, l'auteure s'engage sans contredit dans un projet révisionniste. Professeure d'histoire de l'art et muséologue, elle donne à l'« art souvenir » (*souvenir art*) toute sa valeur esthétique et historique, en repoussant la dichotomie — et la hiérarchie — art/artisanat qui rend suspect cet artisanat « corrompu ». L'exclusion de cet art touristique des annales de l'histoire de l'art est fondée sur un discours de la non-authenticité, qui est, pour elle, « a failure of real respect for the pluralist aesthetics to which most of us now at least pay lip service » (p. x). Le paradigme de l'authenticité a non seulement marginalisé ces objets d'art commercial — marginalisation lisible dans les collections et les expositions muséales — mais aussi leurs producteurs et leurs consommateurs. Ce discours exclusif a malheureusement privé l'anthropologue et l'historien de documents précieux sur l'émergence et le développement de formes transculturelles d'expression esthétique.

Phillips fait porter son analyse sur la commercialisation de biens artistiques, répliques d'objets en usage chez les Amérindiens ou objets essentiellement destinés à la vente. Elle oppose cette catégorie d'objets, dont l'aspect suscite le plaisir des sens et de l'intellect, à celle des marchandises utilitaires. Toutefois, il semble que cette distinction se brouille lorsque

dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ces boîtes, ces étuis, ces pelottes sont acquis de plus en plus pour leur valeur d'usage et de moins en moins pour la simple délectation. Phillips limite son étude au XVIII^e et XIX^e siècles, période déterminante du passage d'une production destinée au plaisir et au souvenir de voyageurs occasionnels à celle de marchandises artistiques pour des touristes en quête d'un exotisme rassurant. Cette période témoigne aussi de changements dramatiques dans le mode de vie amérindien en raison de l'immigration euro-américaine, du développement industriel et de l'avènement d'une culture de la consommation. La production d'« art souvenir » à l'époque victorienne tient non seulement de la stratégie de survivance, mais aussi d'une forme de résistance à l'hégémonie politique et économique des Blancs, résistance qui permet aux populations autochtones de maintenir un style de vie traditionnel alliant contacts et voyages saisonniers. Notons que Phillips traite abondamment du XIX^e siècle : sources obligeant.

La démarche de l'auteure est exemplaire dans son désir d'aborder globalement son sujet. D'une part, lorsqu'elle tient compte dans son analyse des sources des témoignages d'artistes contemporains, elle se réclame d'une nouvelle histoire de l'art des peuples amérindiens. D'autre part, elle a travaillé sur le terrain auprès de trois communautés : mohawk, près de Montréal ; micmac d'Eskasoni en Nouvelle-Écosse et odawa-odjibwa du nord-ouest de l'État du Michigan et de l'île Manitouline. Phillips intègre brillamment ses recherches sur le terrain à celles effectuées dans les archives et les musées. Les sources écrites (littérature de voyage, correspondance et imprimés) et visuelles (gravures, tableaux, photographies et artefacts) lui ont confirmé la continuité et la distribution des types de productions artistiques. Quant aux sources orales, elles lui ont livré les critères à partir desquels les générations passées ont reçu ces objets et des clefs pour l'interprétation des sources écrites.

La théorie de la transculturation, inspirée des travaux, datant des années 1940, du sociologue cubain Fernando Ortiz, constitue une des pierres d'assise de l'ouvrage multidisciplinaire de Phillips. Selon ce modèle théorique postcolonial, les influences culturelles ne jouent pas à sens unique. La transculturation est à la fois synthèse et mélange. À travers les productions de perles et de vannerie, entre autres, ainsi que par le biais des imprimés sur les travaux « de dames » de l'ère victorienne, Phillips nous démontre de façon saisissante l'appropriation, par les Amérindiens, de certains motifs et de certaines catégories d'objets européens, puis la réappropriation de ces stéréotypes hybrides dans les travaux d'aiguille des femmes blanches.

Histoires de rencontres culturelles, les recherches novatrices de Ruth B. Phillips interpellent l'historien des cultures en puisant non seulement à l'histoire de l'art mais aussi à celle des représentations littéraires, à la sociologie, à l'anthropologie et à la critique littéraire. Cet ouvrage magnifiquement illustré ouvre assurément une grande variété de pistes pour l'histoire des formes artistiques amérindiennes. Il nous éclaire également sur l'histoire de différents groupes sociaux — les femmes, les missionnaires, les collectionneurs — et sur celle de leurs rapports avec les populations amérindiennes, tels que révélés par la culture matérielle.

FRANCE LORD
*Département d'histoire
Université de Toronto*